

UN CHOC

DU MÊME AUTEUR  
CHEZ PHÉBUS

*Puzzle*, 2004.

*En temps normal*, 2005.

*Animals*, 2007.

*Mauvaise pente*, 2011.

[www.editionsphebus.fr](http://www.editionsphebus.fr)

Titre original : *A Shock*  
© Keith Ridgway, 2021

Pour la traduction française :  
© Phébus/Libella, Paris, 2023

Cet ouvrage a été traduit avec le soutien de Literature Ireland.



ISBN : 978-2-7529-1271-8

KEITH RIDGWAY

# UN CHOC

ROMAN

Traduit de l'anglais (Irlande) par  
CHARLES BONNOT

PHÉBUS  
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE



– Il y a un mur entre toi et moi. Je te vois, je te parle, mais tu es de l'autre côté. Qu'est-ce qui nous empêche de nous aimer ? Il me semble que c'était plus facile autrefois. À Hambourg.

– Oui, dit Ève tristement. Toujours Hambourg.

Jamais il ne parlait de leur vrai passé. Ni Ève ni lui n'avaient été à Hambourg.

« La chambre »,  
*Le Mur*, Jean-Paul Sartre,  
Gallimard [1949], 1939.



## La fête

ELLE FAIT CUIRE UN ŒUF AU PLAT mais l'abandonne, au milieu de la poêle, jusqu'à ce qu'il devienne tout froid. Elle se ronge les ongles en regardant vers la fenêtre, ne voit rien d'autre que son minuscule jardin vide et le minuscule ciel vide puis elle soupire et baisse le store. Elle donne à manger au chat, mais pas l'œuf au plat, qu'elle semble avoir oublié. Alors qu'elle est en train d'essuyer la table, elle s'interrompt soudainement et tend l'oreille. Tout est silencieux, en dehors des bruits coutumiers du soir dans la maison, de la légère brise au-dehors – pas le moindre signe qu'il va pleuvoir – et du tic-tac de l'horloge de la cuisine. C'était peut-être ça. Elle continue d'essuyer et ne fait absolument rien tomber dans sa paume repliée, qu'elle examine brièvement avant de se frapper la cuisse.

Ses voisins ont toqué à sa porte durant la semaine, jeudi, alors qu'elle était en train de finir son thé.

Deux garçons. Non, non. Ce sont des hommes et ça l'agace qu'une partie de son cerveau (mais laquelle ?) persiste à les voir comme des garçons. Ce ne sont pas des garçons. Ce sont des hommes, c'est certain, quasiment d'âge mûr, peut-être même déjà. Objectivement. Ils sont plus jeunes qu'elle, sans être des jeunes. Comment cela se pourrait-il, puisqu'ils ont acheté une maison ? Ils ont d'ailleurs probablement l'âge qu'elle avait quand elle et... son mari ont acheté la leur. La sienne. Trente ans, donc. La trentaine. Ils doivent même avoir un peu plus, car il faut tant de temps pour avoir un apport de nos jours. Ils sont soit plus âgés, soit plus riches. Sûrement les deux. Pour pouvoir acheter, rien que tous les deux, une maison comme celle-ci. Elle est exactement comme la sienne, symétrique. Quand ils ont franchi le seuil, tout ce qu'ils avaient sur la droite, elle l'avait sur la gauche.

Un couple, tout en sourires, de grosses voix chaleureuses, l'un avec un accent du Nord, des tatouages qui dépassaient de leur col et de leurs manches de chemise, des boucles d'oreilles, de gentils garçons, des hommes, là, sur le pas de sa porte, l'un avec un sac à la main, ils parlaient plus ou moins en même temps, souriants cela dit, et c'était la première fois qu'ils faisaient ça, ils n'avaient guère échangé plus que quelques mots par le passé, l'été, par-dessus le mur, ils se croisaient parfois sur le seuil, le nordiste

était passé quand ils avaient eu une fuite, craignant qu'elle ne s'étende, mais ce ne fut pas le cas, jamais, se dit-elle, elle ne les avait vus ensemble, certainement pas sur le pas de la porte, et elle les avait regardés l'un après l'autre, sans aucune idée de ce qui se passait, de ce qu'ils pouvaient bien être en train de lui raconter ou de ce qu'ils voulaient. Elle les invita à entrer.

– Ce ne sera pas énorme.

– Non, non, pas du tout, enfin, ce ne sera même pas, en tout cas ça ne sera pas... oh c'est charmant chez vous.

– On n'invite pas trop de monde, oh c'est charmant.

– C'est plus grand que chez nous ? On dirait...

– Ça fait plus grand, non ? Mais c'est charmant. Bien plus lumineux, on a l'impression que c'est plus grand, hein ? Vous avez l'évier sous la fenêtre, c'est beaucoup mieux, le nôtre est dans ce coin. Enfin, dans ce coin-là, plutôt, haha, on s'y perd...

– C'est symétrique, non ?

– Mais oui, c'est la même maison, mais inversée.

Elle sourit en hochant poliment la tête et leur fit signe de s'asseoir, mais ils ne durent pas le voir et ils restèrent tous les trois debout, les deux garçons considérant ses buffets comme s'ils leur posaient un problème.

– Ça a été refait, dit-elle pour mettre un terme à un bref silence qui s'était propagé comme un gaz.

L'année dernière. Les cabinets. Enfin, les placards. Le sol, les nouveaux robinets, les plans, euh, les plans de travail ? Tout ça.

- C'est vraiment lumineux. Très gai.
- On devrait commencer à économiser.
- On ajoutera ça à la liste.
- La liste infinie !

Et ils restèrent plantés là pendant un moment, à lui sourire. Les deux jeunes hommes, dans sa cuisine, avec leur visage et leurs mains et leur cou.

– Vous voulez vous asseoir ? Je peux refaire un peu de thé.

– Non non non, ça ira, merci beaucoup, ne vous embêtez pas.

– On voulait juste vous prévenir en fait.

– Comme je disais, on n'invite pas trop de monde, ça ne va pas être une grosse bamboche, je vous le promets. On est trop vieux pour ça.

Ils rirent tous deux très fort à cette dernière remarque, ce qu'elle ne comprit pas vraiment jusqu'à ce qu'elle se rende compte qu'ils riaient non pas parce qu'ils trouvaient ça drôle mais parce qu'ils la trouvaient vieille, et celui qui avait dit ça avait parlé trop vite et avait ri pour masquer sa légère gêne, et l'autre avait ri de l'inconfort passager, pratiquement imperceptible, de son compagnon, riant de ce petit faux pas commis dans la cuisine de cette vieille dame, et le fait qu'ils aient l'un et l'autre un peu trop

ri de cette maladresse les faisait rire encore plus, ils riaient de leur rire, et ce ne fut qu'à ce moment-là qu'elle comprit réellement qu'ils lui annonçaient leur intention d'organiser une fête.

Elle monte à l'étage, passe dans chaque pièce, jette un œil. Il fait chaud. Elle regarde par la fenêtre, mais le ciel est dégagé et dans la chambre du fond elle lui adresse un regard mauvais, secoue le poing avec excès. Jamais la moindre goutte de pluie. Ça fait des semaines qu'il n'a pas plu. Le chat la suit un moment en râlant, puis disparaît. Elle n'entend rien mais le chat est craintif. Ou peut-être que c'est elle qui rend le chat craintif à force de l'être elle-même. *Craintive*, dit-elle à voix haute. *Crain. Tive.*

Elle tire presque totalement les rideaux de sa chambre, laissant un interstice dont elle vérifie qu'il lui offre bien une vue sur l'avant de leur maison. Impossible d'apercevoir la porte. Rien que leur carré de graviers à côté de son propre carré de graviers. Et les poubelles, les leurs et les siennes, dos à dos, séparées par le mur, les couleurs dans le même ordre, la verte, la bleue, la marron. Ont-ils fait exprès ? C'est peut-être une coïncidence. Ou bien les éboueurs. Elle regarde sa montre et le chat réapparaît, une créature vivante entre ses jambes. Une moto passe en rugissant. Elle s'assoit sur son lit, s'allonge, puis le chat la rejoint et elle se lève.

– Non, dit-elle.

Elle va vers son armoire et décide qu'elle veut se changer.

Ils lui avaient apporté des choses. Pour le bruit. Non pas qu'il y en aurait beaucoup. Ils ne feraient pas trop de bruit, avaient-ils promis. Ils espéraient que ce ne serait pas trop bruyant. Ils avaient simplement tenu à venir le lui dire de vive voix, plutôt que glisser un mot dans sa boîte aux lettres. Un mot dans la boîte aux lettres, ce n'était pas très chaleureux entre voisins, si ? *Un peu mesquin en quelque sorte*, dit l'un, et *Oui, c'est vrai*, répondit l'autre. Ils s'étaient donc disputés sur le sujet. L'un, celui-là, avait dit *On n'a qu'à foutre un mot dans la boîte de cette vieille peau*. Ou quelque chose de cet ordre. *Bref*, dirent-ils, *on s'est dit qu'on allait passer. Désolés d'interrompre votre thé, vraiment. Et qu'on allait vous apporter un petit quelque chose*, dit l'autre.

– Quoi donc ?

– Eh bien, où est-ce que, voilà, c'est un...

Il sortit une sorte de, qu'est-ce que c'était que ce bazar, de casque audio ? Un gros casque noir, avec d'épais écouteurs rembourrés.

– Ce casque, donc, qui va avec ceci, c'est un vieil...

Un petit... téléphone ?

– Un iPod. Mon vieil iPod. Et je ne sais pas ce que vous aimez bien sûr, ou même si c'est une idée idiote, vous aurez peut-être même envie de ne rien écouter du tout, mais il y a des playlists dessus, des choses

qui s'écoutent bien, de la pop et du classique aussi, vous pouvez, vous voulez que, vous voulez que je vous montre comment ça marche ?

– Je sais faire marcher un iPod, dit-elle. J'en ai un.

– Ah ! Ah bon, c'est bien alors.

Il le remet dans le sac en riant de nouveau.

– Eh bien vous êtes équipée de ce côté-là alors, non pas que je pense que, vous voyez, comme on disait, je ne pense vraiment pas que ça sera un gros ramdam, mais on ne sait jamais, enfin, mais rien que la musique sûrement, les basses, et un peu de, euh, blabla et voilà des boules Quies aussi.

Il émit un petit rire et les lui montra. Une boîte de chez Boots. Il les posa sur la table.

– Il y aura peut-être un peu de bruit à un moment, dit l'autre. Vous voyez. Et elles, enfin les boules Quies, pourront aider, pour vous endormir. Parce que vous savez comment c'est. Parfois ça s'éternise un peu, les gens ne veulent pas partir. Alors les boules Quies pourront simplement...

– Oui, je vois. Merci.

Elle avait des boules Quies. Elle n'avait pas d'iPod.

– Et ça, c'est si jamais tout le reste ne marche pas, dit l'autre. Il avait sorti une bouteille de vin. Il pouffa et la posa sur la table. C'est un bon petit rouge, en tout cas, on l'aime bien. Bref, c'est pour vous.

– Merci. Il ne fallait pas.

– Ça ne fera pas de mal. Et voilà des chocolats à

la menthe, si vous aimez ça. Moi, j'adore. Je serais capable d'en manger une boîte entière sans même m'en apercevoir.

– Non seulement il en serait capable, mais il l'a déjà prouvé.

– Voilà, c'est tout.

Elle regarda ce qu'ils lui avaient apporté. Elle s'imagina dans le salon, assise dans son fauteuil, les oreilles obstruées par la mousse, en train de boire du vin en mangeant ces After Eight.

– À quelle heure commencera votre fête ?

– Ah, je ne sais pas trop. Je pense que ça ne démarrera pas avant 21 heures environ.

Ils se regardèrent.

– 20-21 heures. Quand les gens arriveront. Avec les jours qui rallongent, personne ne remarque que c'est le soir tant que la nuit n'est pas tombée. Surtout s'il fait aussi beau que ce qu'ils annoncent.

– Samedi ?

– Oui, samedi. Ce samedi. Vous serez chez vous ?

– Oui. Oui, je serai ici.

Où d'autre aurait-elle pu être ? Ils se regardèrent tous les trois.

– C'est tout, je pense.

Ils retournèrent à la porte, plus silencieux désormais. Elle n'y avait pas mis du sien, se dit-elle. Elle n'avait rien dit et ils avaient bien vu la tête qu'elle faisait. Elle aurait voulu leur sourire, rire, plaisanter.

Leur dire que ce n'était pas un problème, qu'il ne fallait pas qu'ils s'inquiètent, qu'elle leur souhaitait une bonne soirée, qu'ils pouvaient faire tout le bruit qu'ils voulaient, ça ne la dérangeait pas. Mais ça la dérangeait, en fait. Elle ressentait de la colère. Elle était en colère. C'était, du moins, ce qu'elle se disait.

– Vraiment, très joli chez vous.

– Très joli.

– Merci.

– Au revoir !

– Au revoir !

– Au revoir.

Elle passe les mains sur le mur en descendant l'escalier. Sur ses étranges bosses et reliefs. Elle a enfilé un pantalon en coton pâle trop large mais léger et un vieux t-shirt à lui. À elle. À elle puis à lui et désormais à elle. C'est difficile à expliquer. Le chat l'agace, à la suivre partout et à la regarder en poussant de petits miaulements plaintifs.

– Je ne sais pas ce que tu veux.

Dans la cuisine, elle passe les mains sur le mur entre le frigo et la cuisinière. Elle le regarde. Elle tourne la tête et colle son oreille contre la surface fraîche et irrégulière. Tout est calme. Tout. Rien. La main devant son visage est fripée, on dirait que la peau n'est pas la sienne. Elle se dit qu'elle vit moins

dans ce corps à présent. Après tout ça. Son corps cesse d'être pertinent, y compris pour elle-même. Il a de moins en moins à voir avec elle. Et il est sain, encore en bonne santé, ce qui est la différence la plus étrange. C'est comme d'avoir un ami âgé qu'on ne voit pas souvent.

La peinture sur le mur est un vert très pâle. Ça ne l'intéresse pas une seconde de repeindre quoi que ce soit. *Jamais*, se dit-elle, puérule. *Ancien*. Les vies sont comme des boutons.

Elle décolle sa tête du mur, recule d'un pas et se demande si elle ne s'est pas trompée de jour. Elle regarde l'horloge, puis sa montre. Il est bien trop tôt, bien sûr, mais pourquoi ne sont-ils pas dans leur cuisine, en pleins préparatifs ? Peut-être sont-ils très organisés.

Elle regarde l'éclat. Il se trouve presque tout en haut du mur, hors d'atteinte. Un éclat. Elle ne sait pas ce qui s'est passé. Elle se dit que ça ne devait pas y être avant sa mort car il l'aurait rebouché. Mais elle se dit aussi que c'est peut-être lui qui l'a fait – il aura cogné l'échelle contre le mur, mis un coup de marteau perdu dedans pendant qu'il faisait autre chose et il avait peut-être eu l'intention de le reboucher, sauf qu'au lieu de cela il était mort. Sa vie domestique avait été un cycle de maladresse et de réparations. Des horloges, des étagères, la bouilloire, lui-même. Peut-être qu'il avait toujours été là. *Toujours*. Un éclat

ancien. Est-ce seulement le mot juste ? Un bout de plâtre triangulaire qui était enfoncé. Un rebord supérieur noir foncé – l’esquisse d’un trou – qui semblait à présent plus large qu’il ne l’avait été.

En hiver, elle imagine qu’un courant d’air s’engouffre et se dit brièvement, le temps qu’un souffle légèrement plus froid passe entre ses épaules, qu’elle devrait le réparer. Les une ou deux fois où elle a entendu du bruit chez les voisins, elle l’a regardé avec suspicion, comme s’il en était responsable. Ce serait peut-être un bon endroit pour coller son oreille. Ils s’étaient disputés un jour. Elle n’avait pas entendu ce qu’ils se disaient. À part, peut-être, CONNARD, très fort, et puis ensuite un grand silence sérieux. Une porte avait claqué. C’était peut-être elle qui l’inventait, la porte qui claque. Elle ne se souvient pas s’il y avait eu autre chose.

L’éclat fait quelques centimètres de long, comme la languette repliée dans l’angle d’un pot de yaourt. Non. Comme un coin enfoncé dans quelque chose. L’ouverture d’une boîte de mouchoirs. C’était il y a un an, à peu près, la dispute. Ça l’avait gênée plus qu’autre chose. Et il y avait eu une autre fois, peu de temps après leur emménagement, quand elle avait entendu de la musique et des rires et des voix fortes et qu’elle était restée plantée devant l’éclat à essayer de comprendre ce qui se passait. Peut-être qu’il y avait eu une fête aussi. Peut-être. Et si oui, celle-ci serait

pareille. En d'autres termes, rien d'affreux. Peut-être que personne ne viendrait. Peut-être qu'ils n'étaient pas populaires et que personne ne viendrait. Peut-être qu'il faisait trop chaud, peut-être qu'il allait pleuvoir, peut-être que la Terre s'arrêterait soudain de tourner sans signe avant-coureur et que la dernière trace de l'humanité serait ces robots errant dans le néant glacial comme les vieilles dames dans les maisons vides.

Elle rit.

Elle retourne dans l'entrée. Une autre moto rugit. Puis des voix. Dehors. Elle s'arrête là où elle est. Il est trop tôt, sûrement. Il est trop tôt. Des sirènes au bout de la grand-rue. Le grondement des avions. Elle pense qu'elle va ouvrir la porte d'entrée. Elle a le droit. Elle vit ici. Ouvrir la porte. Sortir jusqu'à son portail. Rester un peu là et regarder de part et d'autre de la rue. Les gens font ça. C'est une chose communément admise. Une soirée tranquille. Des voisins, des passants. *Bonjour. Oui, comment allez-vous ?* Elle s'était demandé, assez souvent, si le CONNARD n'était pas un CONNASSE. S'ils avaient crié pour qu'elle les entende. S'ils étaient ivres et qu'ils la détestaient et si ça n'avait pas été une dispute mais une flopée d'injures, une flopée d'injures de voisinage contre la vieille dame, et si c'était elle la CONNASSE et s'ils l'avaient crié pour qu'il n'y ait aucun doute possible. Elle avait pensé à tout cela plusieurs fois et

savait que ce n'était tout simplement pas vrai, que c'était une manifestation de la paranoïa causée par sa dépression, par le sentiment de solitude, d'inutilité, avec lequel elle était aux prises depuis qu'il était mort.

Donc, quel que fût le point de vue adopté, c'était sa faute.

Elle remonte à l'étage, s'allonge sur le lit et s'endort.

Quand elle se réveille, la fête est en cours et elle est incapable de bouger. Ça lui prend un petit moment pour vraiment se rendre compte de quoi que ce soit. La chambre est sombre, comme oubliée. Son corps s'est posé et a dépéri. Elle est morte. Puis elle respire et cligne des yeux et respire encore et encore. Elle a dormi bien trop longtemps, une ou deux heures peut-être, et elle est perdue et effrayée, bien qu'elle soit aussi, tandis qu'elle commence à comprendre la situation, encore en vie, et toujours elle-même, et c'est bien la chambre où elle dort et où elle a dormi pendant la plus grande partie de sa vie. Diverses idées erronées quant à ce qui se passe la quittent et sont immédiatement perdues quand elle s'approche de la vérité, se rappelle qui est mort, qui vit à côté aujourd'hui, qui organise une fête, que ça là, c'est la fête, et qu'elle a commencé et que ce qu'elle entend ce sont les rires et les voix et qu'ils ne sont pas dans sa maison mais à côté, et qu'elle n'entend pas de

musique du tout. Elle reste allongée, perdue, encore effrayée, dans une étreinte paralysante, l'étreinte de tout ce qui semble sur le point de se désagréger dans sa vie, sa vie qui rétrécit, et pourquoi n'y a-t-il pas de musique ? Mais elle n'est pas paralysée. Elle relève la tête. Le chat est pelotonné à côté d'elle, mais il est aussi perdu et la regarde fixement.

– Oui. Ne t'inquiète pas.

Elle caresse le chat et ils s'adressent mutuellement des bruits idiots.

Puis la musique démarre. Elle s'immobilise.

– Mon Dieu.

Elle a probablement redémarré, ce n'est pas le début, elle reprend. C'est une pulsation et une pression. Le chat saute du lit et gagne l'étagère dans son armoire et il s'enfonce sous ses gilets. Normalement, il n'a pas le droit. Mais là, elle le laisse faire. Elle aurait bien envie d'aller se cacher là elle aussi. Elle pourrait. C'est atroce. Elle s'aperçoit que c'est peut-être l'arrêt de la musique qui l'a réveillée. Peut-être qu'elle aurait pu dormir tout du long si la musique ne s'était pas interrompue. Son rêve avait été... quelque chose de vif, mais il lui échappe désormais.

Elle pourrait sortir.

Il est trop tard. Il n'y aurait plus rien d'ouvert. Rien pour elle.

Elle pourrait aller se promener.

Elle s'extirpe doucement du lit et se lève. Le chat la regarde. Elle est raide et elle a la bouche sèche et elle se dit qu'elle va se brosser les dents et trouver les boules Quies. Quand elle se retourne pour partir, le chat proteste bruyamment et saute pour la rejoindre. Elle avance dans le couloir sombre, n'osant allumer une lampe, jusqu'à la salle de bains, se méfiant du mur, imaginant qu'il gonfle avec le son, comme la peau d'un tambour, même si, bien sûr, il ne fait rien de tel. Mais la musique est tellement forte. Elle est encore plus ou moins endormie, et elle sait bien qu'elle l'est, mais la musique est si forte, ce n'est pas ce à quoi elle s'était attendue, ça n'est quand même pas possible que le volume soit aussi élevé ? Le chat miaule derrière elle, il la suit jusque dans la salle de bains – *on oublie les règles ce soir, bouboule* – et elle s'asperge le visage et se brosse les dents et fouille dans le tiroir pour trouver ses boules Quies, qui ont plusieurs années, et pendant tout ce temps il y a les pulsations des voisins dans son dos, un boum et la pression des basses, comme une chaleur contre le mur, comme un feu, et parfois la brume, le déclic d'autres choses par-dessus, des chants et des instruments et une mélodie, des choses qui sautent et crépitent sur une poêle. Et les voix, toutes les voix qui bouillent ensemble, des gens forcés de crier pour se faire entendre, hurler, on croirait qu'ils sont en train de mourir là-dedans s'il n'y avait pas les rires, les immenses éclats de rire

qui surgissent à intervalles réguliers, qui traversent le mur comme des coups de poing cherchant à l'atteindre elle, personnellement. Elle reste plantée dans la salle de bains et fixe éberluée son propre visage dans le miroir et écoute. Le chat est dans ses jambes.

Au rez-de-chaussée, elle réfléchit à quelle lampe allumer et choisit celle du salon qui éclaire l'entrée et une autre dans la cuisine, au-dessus de la table. Elle ne sait pas bien pourquoi elle réfléchit aussi soigneusement aux lampes ou pourquoi elle y pense tout court. Ça a à voir avec sa présence dans sa propre maison. Elle est...

Il y a un œuf au plat qui traîne dans la poêle sur la gazinière.

Quelle chose incroyablement étrange à voir !

Elle pense qu'elle a peut-être laissé le gaz allumé, et elle est temporairement furieuse, mais bien sûr l'œuf est froid, tout comme la poêle. Elle n'a aucune explication.

Les boules Quies reposent toujours dans sa main. Elle essaie de ne pas attirer l'attention. Elle essaie de ne pas déranger les gens qui font du bruit. Elle essaie d'être discrète à côté.

Qu'est-ce qui lui prend ?

Une petite île blanche avec un petit lac jaune.

Il y a évidemment une explication. Elle s'est fait cuire un œuf, puis l'a oublié. A-t-elle mangé ? Elle ne se souvient plus. A-t-elle faim ?

Elle se poste à côté de l'évier et tire le bord du store vers elle pour regarder par l'interstice. Elle voit quelques personnes. Trois ou quatre. Des jeunes. L'un d'eux balance la tête en arrière, elle croit qu'il rit mais... il, peut-être, il... il boit une canette. Un autre a des lunettes de soleil sur le front. La palissade est assez haute et elle ne voit que le haut de leur visage, ou des cheveux, ou de la peau, des papillons entre eux. Ils sont peut-être tout nus, se dit-elle. Le ciel est d'un bleu profond, loin de virer au noir, et un avion le traverse lentement, il fait toujours bon.

Elle prend la poêle, jette l'œuf dans la poubelle, sent que des larmes lui montent aux yeux et va s'asseoir au salon. Elle a posé les boules Quies quelque part. Elle se dit qu'elle ferait mieux de manger quelque chose. Le bruit est ridicule. Elle s'assoit dans son fauteuil dans l'angle et regarde vers l'entrée. Elle fixe le mur et croit le voir bouger, comme on peut apercevoir un pouls dans un cou ou sur un poignet. Mais ce n'est pas ce qu'elle voit. Il ne bouge pas.

Il lui apparaît alors qu'un mur qui lui parlerait à voix basse ferait des murmures. Elle rit.

– Le mur murmure.

Elle a raison, non ? Elle réfléchit encore et décide que oui. Ça lui paraît infiniment drôle. Ça change quelque chose. Elle rit très fort, tape littéralement dans ses mains, a un petit fou rire. Le murmure du mur. Qu'est-ce qui lui prend ? Pourquoi reste-t-elle

assise tristement dans le noir, dans sa propre maison, tout ça parce que les voisins organisent une fête ? Oui, il y a du bruit, mais les fêtes, ça fait du bruit. Elle a fait plein de bruit aussi, dans le temps. Ça ne durera pas éternellement. Ce sera terminé, dans quelques heures. Ce n'est pas infernal. Qu'ils fassent la fête. Bon sang !

Elle se lève et trouve les boules Quies près de la cuisinière, elle les enfonce dans ses oreilles et ça améliore les choses aussi. Ça étouffe et déforme les bruits. Et ça rend sa respiration et sa voix quand elle parle au chat fortes et chaudes dans sa tête et ça lui plaît alors elle parle encore. Le chat ne la quitte pas d'une semelle. *Je te mettrais bien des boules Quies à toi aussi bébé, mais tu m'arracherais les yeux, n'est-ce pas ? Tu m'arracherais les yeux !*

Elle traîne un petit moment. Elle retourne voir à l'arrière de la maison. Il n'y a plus personne. Elle va à la porte d'entrée, regarde par la vitre, et distingue des silhouettes devant leur maison. Elle recule quand elle se rend compte qu'elle est un visage à la vitre. Elle monte à l'étage et se lance dans une procédure complexe consistant à s'allonger par terre pour regarder entre les rideaux. Il y a surtout des fumeurs dehors, leurs points orangés qui montent et qui descendent. Ils murmurent et rient un peu. Elle s'inquiète d'être vue et baisse la tête et s'allonge sur le ventre. Le chat lui grimpe dessus et elle rit.

Elle attend un peu, retient sa respiration et le chat s'installe, puis elle essaie de ramper à reculons pour s'écarter de la fenêtre et le chat se retrouve sur son épaule, perdu, et elle rit encore, un autre fou rire, et c'est tout simplement ridicule, regardez-la, allongée par terre avec le chat pratiquement assis sur sa tête, et ce n'est pas rien pour une femme de son âge de se relever, avec un animal attaché à elle, mais qu'est-ce qui lui est passé par la tête, et elle finit par atteindre le lit, sans avoir cessé de rire, et elle parvient à se relever péniblement, en se traitant de *ludraman*<sup>1</sup>.

Londres, se dit-elle en elle-même. En Angleterre. De tous les endroits absurdes où vivre sur Terre, il avait fallu qu'elle choisisse Londres.

Elle descend, ouvre la bouteille de vin et se sert un verre.

Au bout d'un moment, d'autres personnes sortent dans le jardin de derrière. Ou alors elles ressortent. Elle les entend. Des rires plus clairs, plus humains, compréhensibles, lui parviennent par la cuisine. Elle va voir, mais la clôture rend tout ça inutile, elle ne distingue que le haut des têtes, les jeunes chevelures et les franges et elle se demande combien de temps elle doit vivre. Bien sûr, elle mourra peut-être demain. Lui est mort. Mais si tout continue à

1. Personne paresseuse (irlandais).

décliner au même rythme, et compte tenu de l'âge de sa mère quand elle est morte, en ajoutant quelques années avec les progrès de la médecine et autre, elle tiendra peut-être une décennie de plus. Ça semble absurde. Que pourra-t-elle faire de tout ce temps ? Encore que. Elle avait l'impression qu'il s'était écoulé quelques secondes depuis qu'il était mort, et une minute ou deux depuis leur rencontre, et peut-être une demi-heure depuis son enfance. Tout ça, c'était absurde, quelle que soit la façon dont on le tournait. Et comme c'est banal, songe-t-elle, comme c'est prévisible et ennuyeux, de même penser au temps.

Il n'y a que le présent, avec tous ses détails perpétuels, un maintenant aussi profond qu'un puits.

Elle monte à l'étage pour les épier depuis la fenêtre de la chambre du fond. Des jeunes. Tenues estivales légères. Des discussions et des rires. Verres, joints, cigarettes. Ces machines avec les épais nuages de fumée. C'est une grosse fête. Bravo à eux. Elle descend, reprend du vin. Une nouveauté ces temps-ci, le vin. Il ne faut pas qu'elle en abuse.

Au bout d'un moment, elle se retrouve avec l'oreille pressée au mur de la cuisine. C'est étouffé. Elle retire les boules Quies et les remet immédiatement. Elle contemple le trou au-dessus de sa tête, et regarde autour d'elle pendant un moment. Le trou semble terriblement intéressant. Elle se demande s'il va jusqu'à l'autre côté. Si elle peut voir à travers.

*Allons à la fête ! Allons nous faire de nouveaux amis ! Voir comment sont les jeunes aujourd'hui. Ce qu'ils font. Allez. Je te surveille.* Sa voix, toujours si facile de s'en souvenir, et l'entendre dire ces choses, ou des choses comme celles-ci, mais seulement d'un coup d'œil. Quand elle essaie de le ralentir, d'imaginer son visage et sa voix, tout s'effondre. Pas parce qu'elle n'arrive pas à se rappeler, mais parce qu'il y a trop de souvenirs et ils lui reviennent tous en même temps et elle est intimidée par l'étendue de sa perte. Elle semble trop importante et trop vaste pour être seulement sienne.

– Allez zou bébé, dit-elle, aussi gaiement que possible, manifestement au chat.

Elle va dans le placard sous l'escalier où il y a un escabeau et elle déplace quelques cartons pour l'attraper. Les cartons sont légers, ce ne sont que des décorations, des guirlandes, et l'escabeau est bien, neuf – elle l'a acheté en ligne après être tombée d'une chaise en changeant une ampoule dans le salon. Ça avait failli devenir sa chambre mortuaire se dit-elle et – parce qu'elle se bat contre quelque chose, ou à cause du vin – elle rit très fort, une grande explosion de joie, grands dieux, et s'arrête.

Est-ce qu'ils l'ont entendue ?

Elle espère que oui mais a priori non, si ? Impossible à dire avec les boules Quies. Elle n'avait probablement pas été bruyante du tout. Non. Peut-être que l'un d'eux a pu l'entendre. Des jeunes, l'ouïe

fine. Une fille timide dans leur entrée, adossée contre le mur mitoyen – le mur qui murmure ! mais qu’est-ce que tu as enfin ? ce n’est pas drôle – qui fait semblant de s’intéresser à la conversation de son petit ami et d’un copain à lui, mais qui s’ennuie en fait, ou cette variante de l’ennui qui naît surtout de la timidité, du désir d’être ailleurs. Elle doit écouter leur conversation sur la politique, sur le sport... non, plus probablement sur la politique, sur le... quoi... l’excentrique confusion, sur le plan international, de la gauche britannique. Elle doit se perdre dans ses pensées, imaginer comme ce serait bien d’être seule, chez elle, avec un livre, de regarder quelque chose, endormie, plutôt qu’ici dans cette fête surtout masculine – mais c’est autorisé, puisque principalement gay – où les femmes hétérosexuelles sont ostensiblement bienvenues, où les hommes homosexuels s’imaginent être les meilleurs des hommes, plutôt que ce dont ils pourraient profiter, à savoir ne pas penser à eux-mêmes du tout, ou du moins pas autant, et refuser qu’une étiquette particulière soit accrochée à cet objet particulier, mais très peu d’entre eux réfléchissent ainsi, attachés qu’ils sont à l’aspect commercial des choses, qu’ils ne peuvent pas, pour la plupart – peut-être était-elle injuste – pour la plupart, séparer du geste de nommer les choses, du droit de nommer, du droit de se vanter... et voilà qu’elle a perdu le fil de ses pensées.

Le chat a disparu.

Elle regarde l'escabeau. Oui. Elle avait ri. Alors peut-être qu'une fille timide de l'autre côté du mur qui n'aimait pas tellement la fête avait pu l'entendre. C'était tout. C'était ce qu'elle pensait. Et si la fille, par curiosité, demandait à quelqu'un – *Qui habite à côté?* Et en découvrant que c'est – que diraient-ils – que c'est une vieille dame, une vieille dame sourde qui vit seule, que se passerait-il si la fille, par curiosité, devait alors sortir de la maison, parce qu'elle est plutôt curieuse et qu'elle s'ennuie beaucoup, après avoir dit à son petit ami quelque chose du genre *Je reviens dans une minute*, non pas qu'il s'en soucie, occupé qu'il est à parler très fort des déboires des partis sociaux-démocrates européens, et elle s'en va, passe par le couloir, le couloir qui mène à la porte d'entrée, qu'elle ouvre, en s'excusant, se faufilant entre des gens, avant de sortir sur le petit carré de graviers, marchant probablement sur le gravier puisqu'il y a du monde dans l'allée, et elle franchit le portail et prend à droite et encore à droite, et traverse l'autre petit carré de graviers, deux pas dans l'allée qu'elle a pour elle toute seule, et elle soulève le heurtoir et le laisse retomber.

Les moments sont éternels.

Elle recule d'un pas. Elle sort la tête du placard sous l'escalier et regarde la porte d'entrée. Rien que des ombres et des lueurs. Rien de net ou défini, rien ne bouge. Que ferait-elle si une fille pompette venait sonner? Elle rit de nouveau mais d'un rire

plus étouffé cette fois. Personne ne risque d'entendre. Personne ne pourrait jamais entendre ça. Elle imagine la gêne. La fille à la porte essayant de sympathiser avec elle, de fuir la fête ennuyeuse, désireuse d'entrer, voulant un thé parce qu'elle en a tellement marre de ces boissons sucrées tièdes qui lui brouillent l'esprit et tout ce qu'elle veut, c'est un bon thé rafraîchissant et l'opportunité de s'asseoir pour une conversation agréable avec une vieille dame, une conversation sur quoi, racontez-moi votre vie, demanderait-elle, parlez-moi de la guerre, quelle foutue guerre de quoi vous parlez je n'ai jamais fait de foutue guerre, pas plus que vous idiote et il n'y a pas de fille elle n'existe pas.

Elle prend l'escabeau. Elle le repose.

Si une fille comme ça existait, elle ne serait pas aussi impolie. Si bête. Tu écarterais simplement toute possibilité d'empathie, de lien, d'amitié. Tu fuis ta propre histoire. Tu es amère et seule et terrifiée de rester comme ça pour le reste de ta vie. Mais si quelqu'un devait frapper à cette porte pour te demander ton histoire, tu le repousserais. Car comment peux-tu raconter ton histoire ? Comment, maintenant ? Il y avait une personne que j'aimais. Qui dit ça ? Un homme que j'aimais. Un homme. Il y avait quelqu'un que j'aimais. Et voilà. Et je l'aime toujours, plus que je pourrais l'expliquer, de cette façon, elle n'a pas à expliquer, de cette façon que tout le monde comprend déjà, apparemment, cette même façon qui

n'est pas très différente de celle de quiconque aime quelqu'un, un mort, un disparu, comme si tout amour était le même en fin de compte, un claquement de langue, une unique larme, et les gens acquiescent et savent, *c'est terrible, elle aimait un homme et il est mort, Dieu la bénisse, mais mieux vaut avoir aimé et mourir; aimé et mourir; aimé et...* Parce qu'il est mort, la fin de toute histoire, et toutes les histoires se ressemblent, et je suis là, la partie restante, l'intrigue irrésolue, la fin ouverte, la femme dans la maison, la maison dans la femme, le chat, le jardin négligé, les vêtements dans le placard qu'elle ne peut pas jeter et qu'elle ne peut pas porter, les meubles qu'elle déplace pour pouvoir oublier, et qu'elle remet en place pour se souvenir, et se souvenir de toute façon quoi qu'elle fasse, perdue dans sa vie étriquée sans issue, les courses et la bibliothèque et les visites de temps en temps de gens qui étaient des amis mais qui sont à présent de vieux inconnus, de vieilles inconnues, qui s'assoient dans son salon et parlent de la télévision, de leurs organes internes, si bien qu'ils confondent l'une avec les autres, et elle confond les uns avec les autres et ils lui demandent comment elle va et elle dit *Ça va. Ça va. J'aimais une personne. Elle est morte. Il est mort. C'est tout ce qu'il y a à dire. Une personne. L'amour. La mort. C'est idiot. C'est tout juste une histoire. Ce n'est pas une histoire.*

Ce n'est pas une histoire.

Elle se tance et emporte l'escabeau dans la cuisine.  
C'est sa vie.

Ça paraît idiot. De déplier les marches d'un escabeau et de le poser contre le mur. Alors elle le fait et recule pour le regarder tout en lissant son haut. Le chat est réapparu. Le bruit à présent est quelque chose qu'elle imagine. Peut-être que ça a cessé.

Elle va prendre une gorgée de vin dans le salon, revient à la cuisine en tripotant la boule Quies entre ses doigts, en se rassurant et en se disant que les choses ne sont pas aussi graves qu'elle l'imagine, et elles le sont. Mais elles ne sont pas pires.

Elle grimpe sur l'escabeau et voit la cuisine sous un autre angle. Le haut du frigo est poussiéreux. La table a l'air petite, les chaises enfantines, l'évier sous la fenêtre fait bas de gamme et paraît inutile. Elle surplombe la pièce un moment près du plafond. On dirait une maison de poupée. Elle se retourne et regarde dans le trou. Elle ne voit rien. Elle passe le doigt dedans et sent immédiatement une chute de température. Le bord du trou lui semble presque humide. Elle le pince et il s'effrite entre ses doigts, le plâtre et la peinture tombent sur le sol. Elle ressort son doigt et appuie son œil contre le trou. Elle ne voit rien. Un espace, puis quelque chose de sombre et plat, sûrement le mur de leur côté. Pourquoi n'y a-t-il pas de briques ? Elle est surprise qu'il n'y ait rien entre les deux plaques de placo. C'est comme

ça qu'ils font ? C'est impossible. Ça paraît absurde. Ce n'est rien. Il y a une odeur d'humidité, c'est certain.

Elle assure une bonne prise. Tire, nerveusement, trop doucement. Elle tire plus fort et un morceau de plâtre lui reste dans la main et le trou s'ouvre, large comme son poing. Elle fait tomber le morceau par terre et en tire un autre. On dirait un peu de l'argile humide, comme la terre qu'elle arrachait, enfant, sur les rives du ruisseau au bout du champ, et elle n'a pas repensé à cela depuis des années. Elle se détachait en gros morceaux qu'elle tenait un moment dans sa main, puis qui s'effritaient.

Elle tire un autre bout et le chat déguerpit en courant.

– Désolée, mon chéri.

Elle lui décrivait autrefois l'endroit où elle avait grandi. Il lui demandait de nombreux détails, parce qu'il voulait, disait-il, dessiner un plan des lieux dans sa tête. Elle lui demandait d'en faire autant, mais il avait grandi à un endroit dont il ne voulait pas se souvenir, et il inventait des châteaux et des forêts et d'impossibles forteresses élaborées taillées dans le flanc de falaises. Tels étaient leurs échanges. Elle le ramenait dans le temps dans une minuscule ferme pour des aventures miniatures. Il l'emmenait dans des endroits qui n'avaient jamais existé.

Il l'aurait emmenée à la soirée. Il aurait négocié

une invitation avec un rire détaché et une bouteille de quelque chose. Il savait avoir du monde à la maison.

Il y a bientôt un trou de la taille de sa tête et puis légèrement plus grand que sa tête. Elle passe la tête à l'intérieur. C'est clairement humide. Une fuite, espère-t-elle. Plutôt qu'une infiltration. Elle tapote l'autre côté de la cavité. Humide aussi. Elle arrive même à voir, un peu à gauche, un peu plus bas, une lumière, qui semble venir d'un petit trou de leur côté, par lequel... Les bruits sont un peu plus forts, surtout les voix. Une dizaine de conversations entrecoupées de rires. Elle pense à retirer ses boules Quies.

Il serait en train de se moquer d'elle. Il est mort et il ne reste plus rien de lui dans le monde. Personne ne se souvient de lui, à part elle. Il aimait les fêtes, il aimait les gens. Il parlait à tout le monde, elle, le suivant timidement derrière son épaule. Il y en a qui se souviennent encore de lui, bien sûr. Elle le suppose. Mais ils ont arrêté de venir. Et dans tous les cas, ils ne la connaissaient pas.

Elle est surprise par cette cavité. Surprise qu'elle paraisse vide. Il y a des poutres en bois et des fils électriques et des câbles et il y a quelque chose d'argenté comme un tréteau sur sa droite et derrière ça il y a des briques. De vieilles briques sombres et c'est là que l'odeur d'humidité paraît la plus forte – dans cette direction. Il y a forcément des souris. Le

chat fait du bon boulot, mais elles ont leurs chemins et des tunnels et leurs couloirs et l'intérieur du mur – se dit-elle, et elle songe que c'est ainsi que les choses devraient être – leur appartient. Le chat fait du bon boulot. Où est le chat ?

Elle se penche trop lourdement et le plâtre sous ses mains cède soudain et elle tangué légèrement, sentant l'escabeau se dérober sous ses pieds et l'espace d'un instant elle pense qu'elle va tomber, mais non, tout va bien, l'escabeau se stabilise, et elle est rattrapée par le plâtre sur la gauche de ce qui est à présent, soudain, un trou considérable.

Ça ils ont sûrement dû l'entendre.

Elle retrouve péniblement son équilibre en se tenant à l'une des poutres en bois à l'intérieur de la cavité. Le chat est revenu et il lui fait la leçon, les couinements s'insinuent dans le bourdonnement compliqué des boules Quies, et ils se regardent un moment, l'une vers le bas, l'autre vers le haut. La pile de plâtre sur le sol semble plus petite que le trou qu'elle a laissé derrière elle. Elle descend lentement de l'escabeau.

Et à présent ?

Elle va boire une autre gorgée de vin. Elle s'en fiche. Il détesterait ça. Il serait en colère. Ça va coûter une fortune à réparer. Qu'est-ce que tu as fait ? Sa colère serait incrédule et s'étirerait et claquerait en un rire. Il aimait réparer les choses, les améliorer,

les reprendre. Elle rit à cette idée. Tout est bien trop compliqué à expliquer.

De retour au front de taille. Le chat est sur la table et fixe le trou, éberlué.

– Je sais, bébé. Je sais.

Elle se lave les mains et regarde de nouveau au-dehors. L'obscurité grandit à présent et les hauts des têtes ne sont plus que des silhouettes. Elle regarde l'horloge. Elle essaie d'oublier comment lire l'heure. Elle est... c'est comme si elle bégayait à travers le temps ou comme si le temps passait à côté d'elle en bégayant, arrêtée qu'elle est par une distraction interne ou externe qui la rattrape régulièrement, la saisit, la retient loin d'elle-même un instant et puis elle revient à maintenant et c'est un maintenant différent du maintenant d'où elle a été, elle le sent, enlevée quelques secondes plus tôt. Encore et encore dans sa propre cuisine, enlevée par un mécanisme de violence ridicule et élaboré. Elle voit cela comme une violence. Car chaque fois qu'elle est renvoyée dans le maintenant, elle a une sensation nette quoique obscure que des dommages ont été causés.

Elle se détourne de l'évier, revient au trou. Le chat est sur l'escabeau, il regarde par l'ouverture, le petit père, mais il saute à terre dès qu'elle approche. Elle regarde son œuvre. Ça a vaguement la forme d'une cloche, une cloche usée qui se balance vers la droite. Le trou descend assez bas pour qu'elle puisse

écarter l'escabeau. Des poutres en bois. Un mur bas de gamme. Des briques sur la droite, la maison proprement dite. Les cuisines ont été des ajouts, bien sûr, et ont dû être aménagées en même temps donc pourquoi s'embêter avec des briques. Elle tend la main et tâtonne. C'est une assez grande cavité. L'humidité n'est que de son côté. Le leur est plus solide, plus sec. À sa gauche, à hauteur d'œil, il y a de la lumière. Il y a un trou dans leur cuisine, c'est sûr. Elle tend la main par-là, détache encore un peu de plâtre. Elle pense que si elle retire du plâtre de son côté, jusqu'au trou de leur côté, elle pourra voir à travers celui-ci. Tout en se disant ça, elle pose les mains sur le plâtre un peu au-dessous du niveau de son torse, comme si elle regardait par-dessus une clôture, et elle doit avoir l'impression que c'est ce qu'elle fait, parce qu'elle se dresse sur la pointe des pieds, pose trop de poids dessus, et tout s'écroule d'un coup – le plâtre, la peinture, un grand tas de placo lui tombent sur les jambes et à ses pieds, et l'espace d'une seconde elle a l'impression que tout s'effondre, tout le mur, la maison entière, et elle titube et perd l'équilibre et retombe avec fracas sur les chaises de la cuisine.

Une clarté.

Pas l'un puis l'autre. Pas le jour puis la nuit. Pas une femme, puis un homme. Il n'y a qu'un seul moment et il continue. Le corps avait changé, mais il n'y avait qu'un seul visage. Dans son souvenir, il n'y

en avait qu'un. Dans les parcs, parfois, ils riaient et la pluie ne tombait jamais.

Elle se retrouve assise par terre. Elle se sent très bien. Cependant elle a aussi l'impression d'avoir très brièvement perdu connaissance. Elle était ailleurs, quelque part. Quelque chose l'a emportée et elle est de retour. Elle se touche la tête et regarde sa main. Rien. Elle a les jambes recouvertes de poussière crayeuse. Le chat est sur le seuil, l'air incrédule. Il semble lui parler, mais elle n'entend rien d'autre que la confusion étouffée dans ses oreilles et il lui faut quelques instants pour se souvenir de la fête et établir qu'elle bat toujours son plein. Elle se penche vers l'avant et regarde vers la porte d'entrée, derrière le chat.

Quelle imbécile !

Elle n'a pas les mots.

Il y a un dictionnaire sur une étagère dans le salon. Mais il marche à l'envers. Il n'y a aucune combinaison de mots qui puisse même commencer à.

Si.

Pourquoi maintenant ?

Pourquoi pas ?

Elle est piégée là où elle se cache du monde et soudain le monde s'est enroulé autour d'elle, a embrassé sa maison avec de la musique et des rires. Le monde est ici. Et elle a le sentiment qu'elle devrait dire bonjour.